

*Allocution de Raymond Boudon à l'occasion de l'ouverture des archives du
GEMASS à l'EHESS, le 21/11/2012*

Notre réunion d'aujourd'hui est d'abord pour moi l'occasion de remercier le président de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales au nom de tous les membres du GEMASS pour avoir accordé sa généreuse hospitalité aux archives de cette équipe de recherche, archives inaugurées aujourd'hui par le dépôt du chercheur du GEMASS que je suis. Cette hospitalité témoigne de la complémentarité des institutions majeures pour les sciences sociales françaises que sont l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, l'Université de Paris-Sorbonne, le CNRS, et la Maison des Sciences de l'Homme.

L'hospitalité de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales me touche d'autant plus, non seulement que je n'ai jamais appartenu à cette prestigieuse maison, mais que je suis passé à côté d'une occasion en or qui m'a été offerte d'y être admis. Comme cet épisode n'a laissé aucune trace dans mes archives, j'y glisserai un petit complément en l'évoquant d'un mot.

Sous la présidence de François Furet, François Furet lui-même et Emmanuel Le Roy Ladurie m'avaient proposé au cours d'un déjeuner amical d'émigrer de l'Université vers l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Leur souci commun était -pour utiliser une formulation aussi neutre que possible- d'ouvrir l'éventail de la sociologie dans la maison EHESS, éventail qui, à cette époque, leur paraissait un peu fermé.

Je me suis naturellement senti flatté par cette marque d'estime de la part de deux historiens que j'admire profondément, mais j'ai décliné leur invitation sans le moindre état d'âme : d'abord, parce que je ne voulais pas abandonner mes amis de l'université, ensuite parce que, dans les années où les sciences sociales étaient traversées par des conflits intellectuels stériles, l'Université de Paris-Sorbonne, qui pouvait s'enorgueillir de compter nombre d'historiens, de géographes, de philosophes, de linguistes de tout premier plan, m'apparaissait de surcroît comme une thébaïde que je n'avais aucune envie de quitter.

Je vois donc le dépôt d'archives qui nous réunit aujourd'hui comme une seconde occasion pour moi, réussie cette fois, de nouer une relation avec l'EHESS.

Mais notre réunion d'aujourd'hui me va droit au cœur pour d'autres raisons encore.

Elle me fournit d'abord l'occasion de dire le plaisir que j'ai eu, grâce à ce dépôt d'archives, de faire la connaissance de Brigitte Mazon et de Goulven le Brech. Leur compétence en matière d'archivage a fortement impressionné le néophyte en la matière que je suis.

Bien sûr, notre petite fête d'aujourd'hui me vaut aussi la joie de retrouver mes amis, et particulièrement mes amis du Groupe d'Etude des Méthodes de l'Analyse Sociologique de la Sorbonne, du GEMASS, après une interruption prolongée.

Cette équipe de recherche a commencé modestement, ne réunissant au départ qu'une poignée de chercheurs. Son existence est due, pour utiliser une notion familière aux sciences sociales, à un processus de « destruction créatrice ». Je veux dire qu'elle a été l'effet indirect d'une incompétence et en tout cas d'un échec patent de ma part. Ayant été, en 1968, appelé par la direction générale du CNRS à succéder à Jean Stœtzl à la tête du Centre d'Etudes Sociologiques, j'avais en effet acquis dès les premiers mois de mon mandat, à tort ou à raison, la conviction que je ne pourrais guère y laisser de trace : le laboratoire me parut tout simplement trop grand et trop hétérogène pour qu'une vision d'avenir puisse y être facilement définie.

J'ai donc démissionné de ma fonction de directeur du Centre d'Etudes Sociologiques au bout de quelques années, avec l'assentiment du CNRS. Pierre Bauchet, alors directeur pour les Sciences Humaines et Sociales, s'était en effet généreusement refusé à inscrire mon échec à mon débit. Grâce à lui et, du côté de la Maison des Sciences de l'Homme, grâce à Fernand Braudel et à Clemens Heller, j'ai donc pu entraîner avec moi quelques chercheurs du Centre d'Etudes Sociologiques pour former une équipe Université-CNRS, le Groupe d'Etude des Méthodes de l'Analyse Sociologique. Elle se vit accorder le privilège d'être logée dans l'immeuble commun à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et à la Maison des Sciences de l'Homme, au 54 Boulevard Raspail. Elle y a résidé depuis sa création jusqu'à la phase de désamiantage de l'immeuble.

L'efficacité des chercheurs issus du CNRS qui m'ont succédé à la direction de l'équipe, Mohamed Cherkaoui puis Olivier Galland, a fait que cette équipe a pris avec le temps une extension remarquable. Evaluée positivement par le CNRS et généralement bien considérée par la communauté scientifique, elle a tissé un réseau important de relations nationales et internationales.

Elle doit ce succès notamment au fait qu'un principe y a été appliqué avec constance : fonctionner comme une coopérative reconnaissant aux chercheurs une liberté totale de formulation de leurs projets, sous la seule condition de respecter les règles de l'esprit scientifique, je veux dire : les règles communes à toutes les disciplines scientifiques.

Car, dans les années 1970-1980, était apparue une série de manifestes influents qui devaient brouiller l'image de la sociologie pour la vingtaine d'années à venir. Les uns revendiquaient pour la sociologie un « régime de scientificité » particulariste ; les autres la décrivait comme une « troisième culture », qui viendrait se superposer à l'art et à la science ; d'autres encore la définissait comme dotée du pouvoir de poser sur les sociétés un mystérieux « regard » qui lui serait propre. Pour parler franc, cela nous a valu surtout l'installation d'une sociologie blabla. Au GEMASS, on a préféré ignorer ces idées un peu confuses et suivre les Pères fondateurs, pour qui la sociologie est tout simplement une discipline scientifique comme les autres.

L'équipe du GEMASS s'est trouvée encore enrichie dans les dernières années par sa fusion avec le Centre d'Etudes Sociologiques de la Sorbonne, opérée sous l'égide de Pierre Demeulenaere, le directeur de l'unité de sociologie de Paris IV-Sorbonne, aujourd'hui en outre vice-président chargé de la recherche dans cette université, et d'Olivier Galland. C'est à la suite de cette fusion que l'acronyme du GEMASS a hérité d'un S final supplémentaire, symbolisant et gravant dans le marbre sa relation avec l'Université de Paris-Sorbonne. Mais les membres du GEMASS ne sont pas tous CNRS ou Sorbonne. Car l'équipe a voulu s'attacher nombre de chercheurs associés, français et étrangers.

On mesure immédiatement la richesse et la diversité des productions de cette équipe de recherche en consultant *Les Nouvelles du GEMASS*, une lettre périodique qui doit sa qualité à la compétence et au talent d'Alexandra Frenod.

Aujourd'hui, la réputation du GEMASS a atteint, non seulement la presse professionnelle, mais la grande presse elle-même. De grands quotidiens et hebdomadaires nationaux et même internationaux, *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Express*, le *Times Literary Supplement* et d'autres encore, ont en effet choisi en plusieurs occasions de mettre en lumière certains des ouvrages qui en sont issus. A cet égard, le GEMASS doit beaucoup à Peter Hamilton. Il a contribué à l'audience du GEMASS en créant à Oxford, auprès de la Bardwell Press, une collection alimentée par les travaux de l'équipe en langue anglaise, collection dont le catalogue inclut d'ores et déjà un nombre

important de titres. Je relèverai seulement avec un sourire que, parmi les grands quotidiens nationaux, seul *Libé* paraît, à ma connaissance, avoir toujours consciencieusement ignoré jusqu'à l'existence du GEMASS.

Je suis donc très heureux que l'historien de demain ait la possibilité de disposer d'archives lui permettant -peut-être- d'approfondir une facette parmi d'autres, mais une facette importante, je le crois du moins, de l'histoire des sciences sociales françaises des dernières décennies.

Permettez-moi de conclure par un aveu. Ma reconnaissance à l'endroit de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales est d'autant plus grande que le dépôt qui nous réunit est en partie, pour utiliser une autre catégorie familière aux sciences sociales, un « effet inattendu ».

A l'origine, Olivier Galland m'avait en effet adressé un courriel me proposant d'archiver la montagne de papiers accumulée au cours de l'histoire du GEMASS en marge de mes responsabilités institutionnelles, de mes travaux personnels et de mes différentes activités professionnelles. Au 54 Boulevard Raspail, à la Maison des Sciences de l'Homme, ces papiers encombraient les armoires du GEMASS ; au 28 rue Serpente, à la Maison de la recherche de l'Université de Paris-Sorbonne, ils obscurcissaient la fenêtre du bureau d'Annie Devinant, la secrétaire générale de la vénérable et prestigieuse *Année sociologique*, revue brillamment conduite par Bernard Valade jusqu'à hier encore. Notre réunion me fournit l'occasion de remercier Annie pour avoir accepté d'exercer sa censure bienveillante sur plusieurs de mes manuscrits. Les papiers en question envahissaient aussi bien sûr mes rayonnages personnels de l'Avenue Trudaine. Aussi dois-je confesser à ma grande honte que, dans un premier temps, j'ai vu dans l'invitation d'Olivier Galland l'occasion, si vous me permettez cette expression un peu cavalière, de « faire le ménage » et, accessoirement, de dépoussiérer mes étagères pour la plus grande satisfaction de ma femme.

C'est un peu plus tard seulement que je devais découvrir, comprendre et bien sûr apprécier à sa juste valeur le fait que ce dépôt allait constituer une pièce, parmi d'autres, d'un imposant projet de documentation pour l'histoire des sciences sociales mis en place par l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Longue vie donc à ce projet d'envergure et, à tous, un grand merci !